

Actualité de la déchetterie (2)

C'est une gageure de vous parler en 20 minutes de la violence du progrès social. Nous sommes dans une société qui s'annonce vouloir être celle du bien-être, du développement personnel mais aussi de la performance bien sûr.

Nous assistons à ce qu'on peut appeler le développement des maladies professionnelles. Elles ne sont pas nouvelles ces maladies professionnelles, mais il semble qu'aujourd'hui le tripalium, étymologie du mot travail dans le sens de torture, prend un autre tour, depuis l'évolution managériale de l'organisation des années 70/80 qui prévoit la fin de l'aliénation, l'épanouissement personnel dans l'autonomie, le rejet des hiérarchies, la créativité, la liberté de choix, toutes ces idées généreuses accompagnent quand même un plus : l'augmentation de la productivité, fer de lance du capitalisme.

J'avais remarqué qu'il fallait bien être Laforgue, de prénom Jules, le gendre de Marx, pour demander le droit à la paresse.

Or le burn-out est en train d'inonder le vocabulaire de l'expression de la plainte sous la forme de ce mot intraduisible : en français le « cramage » pourrait-on dire. Donc les pathologies, les « ce qui ne va pas » accompagnent le développement de l'organisation du travail, ce qui n'est pas sans conditionner la subjectivité de notre époque.

J'attire l'attention sur la dimension existentielle. De cette affaire. Celle du travail, existentielle pour l'humain (c'était très différent dans l'antiquité) et existentielle aussi dans le dépliement alarmant des symptômes du burn-out.

On a parlé du trépied du burn-out, que je vais expliciter plus tard : il démontre le lien étroit, intimement tissé du sujet et du social. Il démontre qu'il n'y a pas d'un côté un sujet et de l'autre le social.

Je vais, comme l'a fait Lacan, lier Freud et Marx. l'objet intime, objet d'amour et de reconnaissance, objet d'échange, plus-value et plus de jouir. Ce trépied manifeste l'aliénation fondamentale de l'humain : il n'y a pas de sujet sans collectif et de collectif sans sujet individuel et culturel. Le trépied sémiologique peut se manifester dans une fulgurance que l'on a du mal à envisager : Frank ne peut se lever, ne tient plus debout et sa femme l'emmène aux urgences. Noémie, cette belle femme, ne se lève plus du tout. Alice, une petite facteur, pleure du matin au

soir et du soir au matin alors que « Madame Fourcade je n'ai rien perdu ! ». Vous pouvez me parler d'état fulgurant, psychotique, je ne désapprouverai pas bien sûr. Mais ces sujets ne sont pas des psychotiques. Ils étaient plutôt des employés modèles, images de la servitude volontaire.

Je vais faire aujourd'hui entrer dans ces sujets éprouvés les médecins : impensable il y a peu, aujourd'hui plus de 10% des internes. Or les médecins je les connais bien, ils ont toujours été infatigables. Mme Aubry avait même eu l'outrecuidance de dire que les 35h c'était 48 pour les médecins. Mais les médecins sont infatigables et jamais malades car pour les médecins il ne faut jamais être malade. Tous décrivent un épuisement physique et psychique : rien n'avance plus pour eux. Ils sont envahis par l'impuissance et la honte, et surtout quelque chose d'un peu particulier : un désenchantement radical, un procès en déshumanisation qui se traduit par la mise à distance de l'autre, des manifestations de colère ou un cynisme envahissant, un peu trop de clairvoyance, reflet d'un état presque parano : c'est ce que j'ai pu colliger, ramasser ; Bien sûr à la première écoute ces phénomènes trouvent leur source dans les failles de l'organisation et de la production (l'atome, la haute couture, Bricolex) ou dans les failles subjectives des travailleurs qu'ils avaient dépassé dans leur investissement : abandon maternel, emprise maternelle, deuil, idéologie hippocratique. L'existence est en jeu. C'est pour cela que cliniciens ou citoyens, nous avons à faire peut-être un peu de résistance dans tous les cas, résister à une hystérisation victimaire ou à une interprétation sociale complaisante. Situer un peu ce que nous faisons, les limites de nos actions dans les demandes qui nous sont faites, bref une éthique.

Alors revenons au sujet, à Freud, à Lacan et à Marx ou comme j'ai pu le souligner, à l'enfant que je reçois dans mon cabinet.

Un enfant ça dessine, ça bosse, ça ne fait pas n'importe quoi. Et puis il y en a un qui va jeter son dessin à la poubelle : là je me dis il y a du danger et j'ai raison. Alors comment faire ? soit lui dire de sortir son dessin de la poubelle, soit parler avec lui pour constituer un lieu où il va pouvoir adresser ses déboires car c'est ça mon interprétation : il s'était fait lui-même le déchet d'un grand Autre, famille, entourage qui n'en avait cure. Et comme le disent les Lacaniens sont dessin dessine son nœud, son affaire, son monde, son lien au langage. Cette poubellisation je l'appelle un burn-out, un ravalement au déchet, un bannissement si on lit Ovide, une crevasion comme l'écrit Lacan à Milan en 1972, qui fait porter la faute au progrès, à ses développements incessants alors que le sujet reste le même, coincé dans ses aliénations et ne suit pas le cycle des industrialisations, du mors aux dents du progrès, du dopage généralisé et du transhumanisme.

Alors je reviens au sujet, à ses aliénations : je ne vais pas faire une grande avancée en vous disant que bien ou mal c'est un autre qui nous met au monde et nous articule à un monde de langage, nous nomme dans une culture qui est de langue et d'écriture et nous sommes nous-même les objets, les enfants de ce grand Autre : papa/maman, Code civil, histoire... et nous nous développons de l'enfance à l'âge adulte en recherchant amour et reconnaissance de nous-même, de notre être de notre apparence, de notre identité. Ce désir nous mène dans le monde, parfois autour du monde et en retour ce grand Autre nous légitime dans notre existence, notre destin : nom, citoyen, partenaire sexuel et amical. La régulation du travail constitue un système où le travailleur peut se repérer, il fonctionne comme un ordre symbolique qui s'articule dans un système imaginaire de reconnaissance, voire d'amour et de haine.

Alors revenons à Marx : n'oublions pas que nous-même nous sommes des objets d'échange, de consommation, de plus-value ? Nous produisons la plus-value du capitalisme, nous sommes nous-même employés à développer la plus-value des échanges commerciaux. Marx nous a démontré que les sujets sont adaptables et recyclables, c'est l'histoire même qui le démontre. Bien sûr il y a de la casse, c'est l'histoire du prolétariat qui est, je pense, à cet égard en extension.

Le burn out réalise la brisure narcissique de l'amour de soi contenu dans le moi-moi individuel, cet objet d'échanges intimes et commerciaux qui a tenté dans son asservissement d'écrire qu'à l'impossible nul n'est tenu. Le voilà perdu dans la plus profonde honte de lui-même et de son œuvre. C'est le cas de Frank qui ne comptait pas son temps, sportif, à la morale intègre, de Noémie, très belle femme, sublime dans le sublime de la haute couture, prise dans l'emprise jour et nuit, ou d'Alice, la petite facteur, qui avait trouvé l'affranchissement total dans le titre de facteur gradé. Le lien au travail a disparu, il n'est même plus une plus-value possible pour l'autre, il ne vaut plus quelle que soit la monnaie, il est déchet.

On ne sait plus quoi en faire des déchets dans notre société. Alors à l'impossible nul n'est tenu, c'est ce que le capitalisme tente de faire oublier aujourd'hui dans un tout possible que Mr Andrew Pozder formule bien clairement. Il n'a pas été pris comme ministre des affaires sociales aux USA car il payait sa femme de ménage noire au black. Voilà son idéal : le robot qui, écrit-il, « est l'avenir du monde du travail : ils sont toujours polis, ne prennent jamais de vacances, ne sont jamais en retard, ne tombent jamais, n'ont pas de problème d'âge, de sexe ou de discrimination raciale ».

Vous entendez bien que cette norme de la mondialisation pour l'humain l'homme ne peut être qu'une mal façon.

J'avais appelé mon texte pour Bruxelles « actualité de la déchetterie », vous en mesurez toute la violence, la dimension extrême de rejet et d'exclusion qui s'énonce de cette façon.

Alors Comment peut-on traiter le déchet ? c'est pas simple au coinement de la demande subjective et collective.

Va-t-on médicaliser un fait social ? ou tenter d'en faire des humains comportementaux en les traitant par la médiation cognitive, la méditation de bonne conscience, le thermalisme, , des contrats de prévoyance adaptés ou autres gadgets comme la contention médicamenteuse dans l'air du temps. Je mets au défi d'utiliser un traitement cognitif ou comportementaliste pour sortir Schreber de son symptôme ou comme j'ai eu l'occasion de le dire dans d'autres instances, de traiter Hamlet par la recapture de la sérotonine.

Il n'est pas sans intérêt de constater aussi que contrairement aux chômeurs pour qui le travail était thérapeutique, cela ne sert à rien de leur donner des vacances : le Club Med ne fonctionne pas. Ces sujets avaient justement utilisé leur symptôme pour être des travailleurs exemplaires pour mériter et payer leur dette au monde

Alors je repose la question : comment traiter le déchet ?

Frank était fier, il faisait corps avec cela : chez le « cramé », le corps ne tient plus. Frank ne peut même plus faire du sport (Badminton). Il a été humilié, méprisé, il n'a plus d'estime possible de lui alors qu'il payait la dette de sa vie à une tante qui lui avait permis de dépasser le désinvestissement de sa mère. Noémie vivait dans le monde ne lui faisant un pied de nez en ayant un mari très noir et qui s'en foutait de tout. Alice ne se sentait plus humiliée par ses sœurs qui étaient toutes professeurs de fac.

Comment sortir les médecins de leur délégitimation alors qu'on a peinturluré en blanc leur salle de garde ?

Comment traiter un déchet ? Ce n'est pas simple.

il faut retisser avec eux tous le lien au langage et même . Il faut faire autrement : défaire les fantasmes, retrouver une vectorisation de soi, retrouver ainsi la valeur des choses. Le burn-out est signe que quelque chose ne va pas et qu'il n'est pas question de reprendre à l'identique

après un pharmacien colmatant toute possibilité pour un patient de prendre des nouvelles de lui-même.

Pour s'en échapper, il faut surtout ne pas utiliser les mots n'importe comment, considérer qu'un sujet c'est précieux et qu'on lui doit le respect, en ne se réfugiant pas dans les acronymes pseudo scientifiques fallacieux : par exemple : TDAH ne dit pas qu'un enfant est envahi par un fantasme, et est éjecté du monde pour s'agiter comme cela.

Lacan avait parlé à Milan de la « consommation » du progrès : moi je parle dans ses traces de la délinquance du grand Autre. Lacan nous mettait en garde sur la consommation des sujets par le progrès, par le transhumanisme. Il n'y a pas effectivement pour les sujets de limite à se vendre.

Ces sujets « cramés » sont bannis, comme Ovide le disait. Je viens de lire un livre qui m'a touché : c'est le dernier livre de Stefan Zweig sur Montaigne qui lui semble avoir vécu un destin similaire au sien, lui dans son exil qui n'arrivait pas à le soigner et Montaigne qui n'avait pas pu suivre l'enseignement de la Boétie, s'était replié sur lui-même en refusant ce que le Roi qu'il avait fait advenir lui proposait sous la forme d'une fonction de prestige. On pourrait dire qu'il a été vers la délinquance en refusant, au sens littéral du terme, de s'y assujettir.

Mais faisons attention : Si comme le disait un collègue, le burn-out est la réaction d'un corps sain à une idéologie malade, il est difficile d'imputer une cause sociale à un trouble psychique, comme il est aussi dangereux de faire du burn out une maladie professionnelle.

Quelle position nous-même pouvons-nous tenir face à cette délinquance du social aujourd'hui qui défait les humains et le langage en en faisant de purs déchets ?